

K-145-2-4
C.3

Le Petit Canadien

Organe de la Société Saint-Jean-Baptiste
de Montréal

SOMMAIRE

		PAGES
Une " veillée " à Péribonca-sur-Péribonca . . .	Léon-Mercier Gouin	289
Pour la vie de famille	Olivier Maurault	294
Le clocher	Albert Ferland	295
Le style hybride	Etienne Blanchard	296
Un drapeau de l'armée de Montcalm	Paul Boucher	302
L'Oeuvre des jardins de guerre	Bruno Wilson	307
Nos collaborateurs	* * *	314

LA CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE

Economie et gaspillage	* * *	316
Bilan du mois de septembre 1918	Arthur Gagnon	318

Rédaction et administration : 296, rue Saint-Laurent, Montréal

Abonnement annuel : Canada (Montréal excepté), 50 sous.
— — — Montréal et Union postale, 60 —

Le *Petit Canadien* paraît vers le 25 de chaque mois. — Les abonnements partent invariablement du 1er janvier. — Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 5 sous en timbres-poste.

SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

Grand aumônier : Monseigneur L'ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL.

Président général : VICTOR MORIN, LL. D., notaire, 97, rue Saint-Jacques.

1er Vice-président général : V.-E. BEAUPRÉ, I.C., professeur, 676, rue Saint-André.

2e Vice-président général : J.-B. LAGACÉ, professeur, 836, rue Saint-Hubert.

Secrétaire général : GUY VANIER, LL. L., avocat, 97, rue Saint-Jacques.

Trésorier général : JOSEPH HURTUBISE, courtier, 2, place d'Armes.

Directeurs : L'hon. L.-O. DAVID, sénateur, 391, rue Saint-Hubert ; — THOMAS GAUTHIER, courtier, 11, place d'Armes ; — VICTOR DORÉ, professeur, 214, rue Berri ; — J.-V. DESAULNIERS, courtier en immeubles, 11, place d'Armes ; — EDOUARD MONTPETIT, professeur, 4924 ouest, rue Sherbrooke ; — ARTHUR COURTOIS, notaire, 35, rue Saint-Jacques.

Chef du Secrétariat : EMILE MILLER, bureau I, Monument national.

Sous-chef du Secrétariat : JOSEPH DURAND, bureau I, Monument national.

CORPORATIONS FILIALES DE LA SOCIÉTÉ : Caisse Nationale d'Economie — Caisse de Remboursement — Compagnie du Monument national — Société Nationale de Fiducie.



Le Petit Canadien

ORGANE DE

LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE
DE MONTRÉAL

Vol. 15

MONTRÉAL, OCTOBRE 1918

No 10

UNE "VEILLÉE" À PÉRIBONCA-SUR-PÉRIBONCA

A. M. Victor Morin.

Sans aucun doute, vous avez comme moi lu et relu les *Rapaillages*, l'oeuvre délicieuse de l'abbé Groulx. Si, par le plus malheureux des hasards, vous n'avez pas encore eu ce bonheur, ne perdez plus un instant. " Au plus tôt, procurez-vous un exemplaire de ce petit chef-d'oeuvre de notre littérature régionaliste. Votre livre en main, courez sans vous arrêter jusqu'au pied de notre belle " montagne ". Asseyez-vous à l'ombre " d'un grand érable vert " et tout de suite, savourez-moi ça! "

L'abbé Groulx est tout à la fois un poète, un conteur et un historien. Par la plus heureuse des résurrections, il incarne en notre pays l'âme exquise d'Alphonse Daudet. Son style plaît éminemment par la finesse du détail, la poésie délicate et touchante, le patriotisme le plus vibrant et le plus doux. Il flotte, sur les ouvrages de l'auteur des *Rapaillages*, un parfum captivant entre tous: la bonne senteur du terroir. Comme l'écrivain des *Lettres de mon moulin*, M. Groulx écrit avec son coeur d'artiste et de patriote bien plus qu'avec sa plume savante et subtile de lettré.

Donc, ami lecteur (ou gentille lectrice), l'autre soir, au presbytère de l'Enfant-Jésus, j'avais l'honneur et la joie de causer de tout, un peu, avec notre docte professeur d'histoire constitutionnelle. En cette intéressante matière, je considère l'abbé Groulx comme un grand confrère, comme mon maître. Je suis heureux, moi, pauvre petit avocassier, de m'inspirer de la profondeur presque prophétique de ses aperçus historiques. J'admire avec le respect le plus affectueux, la perfection de sa forme, son incomparable tenue littéraire, son amour passionné de notre race, son argumentation serrée, sa documentation érudite. Nous avons discuté assez chaudement, mais très amicalement, je vous assure. Sur plus d'une question, sans être pour cela, le moins du monde, éloignés l'un de l'autre, nous différons un tant soit peu d'opinion. Nous nous en aimons davantage.

Tout d'un coup, sans transition aucune, nous voici tous deux transportés, par enchantement, en plein domaine artistique. Avec le même esprit, nous envisagions la question palpitante du régionalisme littéraire. Nous vantions ensemble notre pays si vaste, si riche en beautés de toute sorte. — “ Monsieur Groulx ”, dis-je avec enthousiasme, “ j'ai fait cet été le plus beau voyage de ma vie. J'ai rapporté, de mon pèlerinage patriotique au Lac Saint-Jean, les souvenirs les plus émus et les plus chers. Surtout, j'ai fait toute une cueillette de notes très typiques sur Louis Hémon. ”

— “ Mais, mon ami ”, me dit aussitôt M. Groulx, “ contez-moi ça, sans plus tarder. Hémon est un artiste prestigieux. Véritable magicien du verbe, il a su nous faire enfin découvrir notre propre patrie. Il nous a révélé les merveilles que nous avions sous les yeux depuis trois siècles sans réussir à les voir. — *Maria Chapdelaine* est peut-être le plus pur joyau de notre littérature du terroir. C'est à un Parisien que nous devons le plus canadien de tous nos romans ! ”

“ Done, monsieur Groulx, un soir de la mi-août dernière, le capitaine Souris, ma femme et moi, nous veillions à Péribonca-sur-Péribonca. Notre hôte était “ Samuel Chapdelaine ” lui-même. Tout le monde là-bas a lu le livre de Hémon et s'est reconnu comme en un miroir fidèle. A propos, vous vous rappelez la spirituelle conférence de M. Damase Potvin de Québec (*Le Terroir* l'a publiée en entier, en juillet). ”

“ Mais oui, je me souviens, ” me dit M. Groulx. “ Le conférencier, qui est un fin chroniqueur et un chercheur heureux, nous donne la clef de notre admirable nouvelle saguenayenne. Le père Chapdelaine, c'est donc bel et bien Samuel Bédard ? ”

“ Justement, Monsieur Bédard cependant n'est plus, comme par le passé, un colon de “ très excellente ” foi. Il est maintenant marchand-général, à Péribonca. Il doit avoir environ quarante-cinq ans. C'est un homme charmant qui nous livre de grand coeur toutes ses précieuses réminiscences sur notre très sympathique romancier. Je m'efface donc et je cède la parole au beau-frère de notre Maria nationale. (Hémon pour concentrer l'intérêt de son récit lui en attribue la paternité.)

“ Monsieur Hémon ”, me dit M. Bédard, “ a travaillé, tout près de deux ans, chez nous, alors que j'étais sur ma terre du côté des Chûtes d'Honfleur. Il a dû nous arriver aux alentours du printemps de 1912. — Il venait pour s'engager comme journaliste. Je l'ai pris à huit dollars par mois. A part de ça, bien entendu, il se trouvait à être logé et nourri. ” (Eclairé? j'en doute fort.)

“ Monsieur Hémon m'a déclaré qu'il venait étudier pour faire un livre sur les gens de par ici. Je vous assure que c'était un bon garçon dépareillé, Il écrivait quasiment sans arrêter. C'était tantôt pour le journal le *Temps* de Paris et tantôt pour des papiers anglais de Montréal. Comme journalier, il n'y a pas à dire, il ne forçait pas pour le gros ouvrage. Pour ça, il ne valait pas cher, comme qui dirait. Mais, pour être de service, je vous assure qu'il l'était pour tout de bon. Il était toujours paré à faire plaisir. Il avait le coeur sur la main; il donnait tout son argent aux deux petits orphelins que j'éleve. De tout le temps qu'il a resté avec nous autres, il ne s'est jamais impatienté. Quand bien même on avait de la misère, noire, il était de bonne humeur pareil comme de coutume. Ça été bien de valeur de le perdre. Je trouve ça une vraie pitié, moi qui vous parle, de voir du bon monde comme lui mourir jeune comme ça ! ”

Cet éloge m'a paru infiniment touchant dans la bouche du père Chapdelaine. Je voudrais vous communiquer l'émotion très douce qui s'en dégageait. — J'interrogeai ensuite la “ défunte ” madame Chapdelaine. — Madame Bédard, en effet, n'est morte que dans le roman. Elle se porte à merveille, malgré sa mise en bière prématurée. Je lui dois mes meilleures notes. Notre hôtesse doit presque friser la quarantaine. C'est le type idéal de nos braves mères canadiennes. Aussi forte qu'une Normande, elle déborde d'une exubérante gaîté et d'une bonté toute maternelle. C'est la cordialité même ! Hémon avait mille fois raison de l'appeler “ une créature dépareillée ”. Intelligente, parlant un français qui ferait honneur à plus d'une, madame Bédard confirme tout d'abord les paroles de “ son homme ”.

“ Ah! oui! dit-elle, nous l'aimions bien ce pauvre monsieur Hémon. Vous ne pouvez pas vous figurer combien il était bon pour nos petits enfants adoptés. Le petit dernier, “ Tit'homme ”, était alors encore en petite robe. Monsieur Hémon passait tout son temps à le faire étriver. A tout bout de champ, il lui disait: “ Voyons, Tit'homme, voyons! Tu sais bien que tu n'es qu'une petite fille. ” Bébé se fâchait tout rouge. C'est effrayant comme ça le choquait. (Dans son livre, monsieur Hémon l'appelle “ Marie-Rose ” !) Ça ne les empêchait pas d'être bien amis tous les deux. Tous les dimanches, en revenant de la grand'messe, monsieur Hémon lui faisait le même tour. En débarquant de la “ planche ”, il criait à Tit'homme: “ Dis donc, la petite! veux-tu du sucre? ” — “ Bien sûr ! ” répondait le petit. Ils allaient alors ensemble à la brimbale du puits, monsieur Hémon prononçait là quelques mots magiques dans une langue que je ne connais pas. Ça rimait sur “ Taquini-Taquino ”. “ Le chocolat sortira! ”

Monsieur Hémon disait à Tit'homme : " Tire sur la corde ! " ... et le chocolat sortait de la manche de monsieur Hémon. Je n'ai pas besoin de vous dire que ça faisait le bonheur de Tit'homme. — Tout le reste de la semaine, le petit passait son temps à tirer sur la corde du puits. Mais, vous comprenez bien que le chocolat ne venait pas tout seul. "

" Téléphore, c'est notre Roland. Quand monsieur Hémon dit que c'est Téléphore qui boucanait les maringouins, il s'ôte son mérite. C'était toujours lui, monsieur Hémon, qui s'en chargeait. Il y avait des temps où il devenait tout sérieux. C'était quand il était malade de sa gorge. Mais même dans ces secousses-là, il souriait pareil. Il ne s'est jamais fâché devant nous autres. Il ne s'est jamais énervé pour rien. "

" Un dimanche ", continue madame Chapdelaine, " j'étais toute seule à la maison avec monsieur Hémon. Il composait sur la table de la cuisine. Voilà-t-il pas que je me mets la tête à la porte et j'aperçois les animaux en train de sauter dans le grain. " Monsieur Hémon ", que je lui dis, " les animaux vont sauter dans le grain. Ils vont tout abîmer. Est-ce que vous ne pourriez pas les envoyer ? " — Et lui de me répondre sans s'exciter : " Madame, laissez-les faire ; moi, j'écris ! " Oà, y était ; ils étaient dedans. Je le fais assavoir à monsieur Hémon et il me répond toujours bien tranquille : " Oh ! madame, si ce n'était pas cela, ce serait autre chose. "

Cette douce philosophie, ce fatalisme bonhomme et résigné, fait la joie de cette brave madame Bédard.

" Un jour, dit-elle, nous arrachions les souches sur notre terre d'Honfleur. On suait à mourir. Monsieur Hémon, accoté sur un tronc d'arbre, nous regardait faire sans grouiller. Il avait les deux pouces enfoncés dans les ouvertures de sa veste. Il était bien à son aise, je vous en donne ma parole ! Je m'approche de lui. Comme il ne travaillait pas depuis une bonne secousse, je lui demande en riant : " Monsieur Hémon, est-ce que ça serait-il fête légale aujourd'hui ? " — " C'est bien mieux que cela ! " qu'il me répond. " Est-ce que ça serait-il votre fête ? " que je lui redemande. " Mais oui, madame ", qu'il me dit, " et comme personne ne me fête, eh ! bien, alors, moi je me fête ! " Je vous assure que ce n'était pas un tempérament nerveux. C'était le meilleur homme de la terre. Il n'était pas fier du tout. Il faisait sa religion comme tous nous autres. Ah ! je vous assure qu'on l'aimait bien ! "

Madame Bédard comme toutes les jeunes filles du Lac Saint-Jean est un " ange " de Roberval, c'est-à-dire une élève des Ursulines. Elle leur doit son langage correct, sa prononciation parfaite et ses très jolies

manières. On est tout charmé de trouver aussi loin, au bout du monde civilisé, la courtoisie la plus affable et l'hospitalité la plus cordiale. Comme madame Bédard, sa soeur mademoiselle Eva Bouchard ne dépasserait pas le plus " chic " de nos salons. Elle aussi porte l'empreinte des Dames Ursulines. Elle en a la distinction bien française, une élégance presque parisienne de pensée et d'allure. L'oeuvre de ces saintes éducatrices est au-dessus de tout éloge !

C'est mademoiselle Bouchard qui a servi de modèle à Hémon pour son héroïne saguenayenne. Aucun doute n'est possible, c'est bien elle " notre Maria nationale ". M. Potvin se fait fort de le prouver à tout sceptique.

Mademoiselle Bouchard est plutôt grande. Elle a les cheveux bruns, le teint un peu pâle, des grands yeux très expressifs. Hémon en a deviné la poésie discrète, la douceur un peu triste. Il a senti en elle une âme de Française, " un coeur héroïque et chrétien ". Il se dégage de sa personnalité sympathique un charme tendre et exquis. " On prétend, me dit-elle avec une modestie touchante, que c'est moi que monsieur Hémon a peinte sous les traits de Maria Chapdelaine. Cela ne doit pas être vrai : je suis si peu intéressante "... " Vous avez tort de vous défendre, mademoiselle Chapdelaine, répondez-je. Moi, je comprends parfaitement Hémon "... Et notre héroïne de rougir comme savent rougir tous les " anges " de Roberval, c'est-à-dire d'une manière charmante et exquise.

* * *

J'avais terminé mon récit. Rêveur, M. Groulx songeait en lui-même à ce paradis poétique qu'est notre beau pays.

" Mon ami, me dit-il, vous allez publier vos impressions du Lac Saint-Jean. Vous possédez là une documentation précieuse pour les amis des lettres canadiennes. "

" Mais, monsieur Groulx, je ne suis nullement un littérateur. Je ne sais écrire que des paperasses judiciaires... "

Amis lecteurs, amies lectrices, vous en avez la preuve : je ne suis qu'un pauvre petit avocassier. Les Muses m'ont en horreur. Pourtant, j'aime follement ma race ; je vénère avec la piété la plus filiale notre bonne terre laurentienne. Ah ! Vive notre terroir ! Pour lui, pardonnez-moi !

LÉON-MERCIER GOUIN

POUR LA VIE DE FAMILLE

Dans les magasins anglais de notre ville, au rayon des livres, on trouve de jolis volumes, moitié album de photographies, moitié cahier de souvenirs. Point de texte suivi, mais quelques titres. Sur une page, on lit : Naissance de Bébé ; sur une autre : Baptême de Bébé ; sur une troisième : Sa première dent ; plus loin : Ses premiers pas. Ou bien, sous un espace blanc réservé à un portrait : Bébé à 6 mois, Bébé à 7 ans, etc. ¹

Quelle excellente idée ! Et pourquoi, chaque maman canadienne ne se procure-t-elle pas, pour chacun de ses petits enfants, un livre de ce genre ? Elle se ferait ainsi la plus belle des bibliothèques, et la plus précieuse. Un biographe a-t-il besoin d'une date, il la trouvera facilement dans ces cahiers. Veut-il illustrer son livre, il a ainsi sous la main toute une suite de physionomies ; et rien au monde n'est plus intéressant que cette évolution d'une tête humaine à travers la vie...

* * *

Allons plus loin ! Dans toutes nos familles devrait exister un annaliste. Ce sera le père, ou ce sera l'aîné, ou l'un quelconque des enfants qui a la plume plus facile. Recueillir des souvenirs précis de la vie ou de la mort, n'est-ce pas là une piété vraiment familiale ? Et puis, faire la généalogie de son nom... Sur ce point, nous voulons insister.

L'abbé Tanguay, en 1871, publiait le premier volume de son *Dictionnaire Généalogique des Familles Canadiennes*, et le huitième, vers 1890. Livres précieux ! Mais cette mine a besoin d'être exploitée ; et l'exploiter, c'est la continuer. De nos jours, pour se servir de ce dictionnaire, il faut connaître les noms et prénoms de son arrière-grand-père au moins, si je ne me trompe. Or dans nos familles, ces noms et prénoms — et aussi les dates — sont souvent ignorés. C'est le temps d'y pourvoir, et peut-être le Gouvernement de notre Province ou quelque Association puissante, pourraient-ils se charger de ce recensement d'un genre nouveau. Il n'y aurait pas de moyen plus efficace de développer le sens national.

* * *

Puisque nous parlons des disparus, revenons sur un article publié ici même au sujet de nos cimetières. A cause de la beauté et de l'ordre de notre nécropole de la montagne, nous sommes sans doute, plus que d'autres, portés à nous scandaliser promptement du désordre de cer-

¹ Un libraire canadien publia jadis un livre de ce genre, mais il est resté à peu près ignoré.

tains cimetières de campagne ; mais c'est un fait que trop souvent les villageois se désintéressent, nous dirons : matériellement, de leurs morts. C'est une lacune déplorable, parce que le culte des morts alimente merveilleusement la vie nationale. Ici encore, pourquoi ne pas charger l'aîné des fils de veiller à l'entretien du terrain familial, au cimetière ? Cette tâche pieuse de couper l'herbe sur les tombes, d'y cultiver des fleurs, d'entretenir un monument, serait un de ses droits d'aïnesse et, bien compris, deviendrait un privilège envié et un honneur.

OLIVIER MAURULT, p. s. s.

LE CLOCHER

Protégeant les maisons de son geste de pierre
 Le Clocher apparaît figé dans la Prière.
 D'un élan solennel s'effilant vers l'azur,
 Il prêche un fier espoir et la soif d'être pur.
 Le coeur qui le comprend d'un saint désir s'élève ;
 La grave Humanité dresse par lui son Rêve.
 Noble, il groupe à ses pieds les hommes dans la paix,
 Les rapproche, fait taire en eux l'instinct mauvais ;
 La Matière et l'Esprit en ses formes s'unissent ;
 On sent qu'en son granit des cris d'âmes jaillissent ;
 La Croyance et l'Amour le font doux et sacré,
 Et le passant s'émeut, le voit transfiguré,
 Quand du ciel d'un village ou sur l'âme des villes
 S'égrènent les appels de ses cloches agiles.

Juin 1914.

ALBERT FERLAND

(D'un livre en préparation.)

POÉSIE DES FEUILLES

Splendeur des bois de mon pays,
 Vous toutes les feuilles que j'aime
 Et dont le Nord clôt le poème,
 Lorsque sont mûrs les blonds maïs,
 Combien nombreuses, les jours gris,
 Dans les sentiers le vent vous sème,
 Vous toutes les feuilles que j'aime,
 Splendeur des bois de mon pays !

Vous n'êtes plus l'orgueil des chênes,
 Des érables et des bouleaux,
 Qui chantèrent le long des eaux
 Et dans le clair lointain des plaines.
 Mon âme, ô feuilles, sent vos peines,
 Et suit vos deuils sur les côteaux,
 Des érables et des bouleaux,
 Et le hautain regret des chênes.

Vous étiez la gloire de juin,
 Le frais manteau des forêts vertes,
 O feuilles, qui tombez inertes,
 Comme un oiseau blessé soudain,
 Vos tons de rouille et de tanin
 Affligent les routes désertes,
 Manteau souillé des forêts vertes,
 Feuilles mortes, gloire de juin !

ALBERT FERLAND

LE STYLE HYBRIDE

Opinions diverses. — On “ fricasse ” l’anglais avec le français. — Le style bilingue de M. Cocheris. — Max O’Rell parle de *lunch* et de *fiveoctoque*. — Poème satirique de Barthélemy sur ce genre de style. — Remy de Gourmont parle au nom de l’esthétique. — Opinion de l’écrivain anglais Addison.

L’autre jour, dans un tramway, j’entendis murmurer en arrière de moi :

— Ça, c’est l’abbé Blanchard. C’est lui qui veut pas qu’on “ fricasse ” l’anglais avec le français.

Inutile de dire que cette phrase tombait de lèvres féminines. Le terme culinaire “ fricassé ” l’indique assez. Un homme n’aurait jamais trouvé cela.

Si, d’un côté, nous “ fricassons ” le français avec l’anglais, on n’a qu’à ouvrir les journaux anglais pour s’apercevoir que les Anglais aussi ne se font pas faute de “ fricasser ” l’anglais avec le français.

Cet abus des mots n’est pas nouveau. Depuis cinquante ans, bien des auteurs l’ont dénoncé, pour ne parler que de Cocheris, O’Rell, Barthélemy et Remy de Gourmont.

* * *

De l’habitude familière aux Anglais et aux Français de farcir leurs discours respectifs de termes français et anglais est né un style “ mosaïque ” que M. Hippolyte Cocheris baptise justement du nom de style *bilingue*.

Voici un échantillon de ce style fourni il y a trente ans par M. Cocheris. D’après lui, cet écrit sort d’une plume aristocratique, celle de lady X.... :

“ I was chez moi, inhaling the odeur musquée of my scented *bou-doir*, when the prince de Z... entered. He found me in my *demi toi-lette*, blasée sur tout, and pensively engaged in solitary conjugation of

the verb *s'ennuyer*, and, though he had never been one of my *habitués*, or by any means *des nôtres*, I was not disinclined, at this moment of *délassement*, to glide with him into the *crocchio restretto* of familiar chat.

Pour que l'on puisse bien juger du singulier effet de ce morceau, M. Cocheris, employant le même procédé, le traduit en français, sauf les mots français qu'il restitue en anglais :

“ J'étais *at home*, aspirant la *musky smell* de mon *private room*, lorsque le prince de Z... entra. Il me trouva en *simple dress*, *fatigued with every thing*, tristement occupée à conjuguer le verbe *to be weary*, et quoique je ne l'eusse jamais compté au nombre de mes *intimates*, et qu'il n'était en aucune façon *of our set*, j'étais assez disposée en ce moment à entrer avec lui dans le *crocchio restretto* d'une causerie familière. ”

Ce curieux morceau, dit M. Cocheris, montre combien l'influence normande a dû être considérable en Angleterre pour qu'un auteur puisse, sans crainte de rester incompris, jeter tant de mots français au milieu d'une phrase anglaise.

* * *

M. Max O'Rell, l'auteur de deux ouvrages fort intéressants : *John Bull et son île*, et *Les filles de John Bull*, ne prise pas non plus cette manière d'agir. Voici ce qu'il écrit à ce sujet dans *Les chers voisins* : “ Que nos gommeux s'affublent de vestons à damiers, à l'instar des garçons d'écurie anglais, soit ; que les dames anglaises, dont la simplicité était autrefois proverbiale, se coiffent aujourd'hui à la chinoise, passe encore ; ces modes sont ridicules, mais passagères, et autant en emporte le vent. Mais quand je vois deux langues se transformer en jargons, en charabias anglo-français, je me demande si je dois voir là un signe de rapprochement définitif entre les deux nations ; en un mot, si c'est là un hommage que chacun désire rendre à l'autre. Je crains que ce ne soit tout simplement un concours, et qu'il ne soit difficile de décider laquelle des deux est la plus ridicule.

Les langues ont ceci de commun avec bien des mortels que, quand elles empruntent, elles ne rendent généralement pas. Plût à Dieu qu'elles ne rendissent jamais !

Nous avons cru faire une belle affaire en prenant aux Anglais les mots *ticket*, *jockey*, *budget*, *tunnel*, *fashion*. Ce sont pourtant autant de mots que nous avons fait rentrer au bercail ; mais, dans quel état, bon Dieu !

Ah! il n'y a pas là de quoi se vanter. Les Anglais nous avaient emprunté *étiqueter*, *jacquet* (petit Jacques), *bougette* (la bourse du roi), *façon*. Que ne les ont-ils gardés! Jusqu'au XIXe siècle, c'est par la guerre que vainqueurs et vaincus ont vu leurs vocabulaires envahis de mots étrangers, fallait-il donc qu'au XIXe siècle, le siècle du progrès, dit-on, la paix entre la France et l'Angleterre amenât un résultat si désastreux!

Autrefois, nous *déjeunions*. Nous avons changé tout cela: aujourd'hui nous *lunchons*. Est-ce assez barbare, nous *lunchons*! Cela vous a un goût de *licher* ou de *lécher*.

Déjeuner, signifiant rompre le jeûne, "to break fast", c'est à tort qu'on emploie ce mot pour parler d'un deuxième repas. *Déjeuner* est donc irrationnel, mais était-ce là une raison pour devenir grotesque?

Cependant, chers compatriotes, nous sommes vengés. Je vois dans les journaux de Londres du 30 juin 1885 que le prince Albert Victor de Galles "was yesterday entertained at a *déjeuner* at Guildhall, the Lord Mayor presiding."

Maintenant que les Français *lunchent*, plus que jamais les Anglais vont *déjeuner*, ce n'est que justice.

On ne prend plus de thé dans la bonne société parisienne, on *five-ocloque*; et le bourgeois du Marais commence à mettre au bas de ses cartes d'invitation: "On *fiveocloquera* à neuf heures."

Quand les Anglais veulent faire répéter une romance ou un morceau à un artiste, ils lui crient: — *Encore!*

Et, le lendemain, les journaux annoncent, dans le compte rendu d'un concert, que mademoiselle une Telle a été *encorée* (encored).

Laissez-moi à ce sujet vous donner un petit échantillon d'anglais moderne; il vous prouvera une fois de plus qu'Alexandre Dumas avait raison de s'écrier que l'anglais est tout simplement le français mal prononcé et j'ajouterais, mal épilé.

"The concert was brilliant, and the ensemble excellent. Miss N. was encored; but M. D., who made his *début*, only obtained a *succès d'estime*."

* * *

Avant Hippolyte Cocheris et Max O'Rell, le poète français Barthélemy, mort en 1867, écrivait une curieuse satire en vers contre le style hybride.

L'auteur de cet écrit bizarre signale les mots anglais qui étaient populaires en France il y a cinquante ans. Plusieurs de ces termes ont disparu; un certain nombre ont conservé leur forme; d'autres ont changé d'orthographe et ont pris une allure plus française. Je signa-

lerai plus particulièrement : *Pudding, beefsteak, roastbeef, toast, wagon, boguey*, qui sont devenus *poudingue, bifteck, rosbif, tôte, vagon, boguet*. *Poney* commence à s'écrire *ponet*, et, au féminin, *ponette*.

Voici la " mosaïque " :

I

Quel abondant *comfort* pour la table et la mise !
 Au *grog*, au *punch*, à l'*ale*, au *porter* adoptifs,
 Nous mêlons les *puddings*, les *beefsteaks*, les *roastbeefs*.
 Et le *toast* solennel jaillit de la Tamise.
 Le *carrick* qui rapièce encor ses collets vieux,
 Le *spencer* qui serrait les robes sur la hanche,
 Le *waterproof* qui sort dans les jours pluvieux,
 La *redingote* même arrivent d'outre-Manche.
 Tentez-vous de la mer le hasardeux trafic ?
 Vous verrez que la France a pris à sa voisine
 Le *foc* et puis le *yacht*, le *cutter* et le *brick*,
 Et le *cook* goudronné qui fait votre cuisine ;
 Nos *clippers* nos *steamboats* ont chauffé ; naviguons,
 Les *docks*, pour nos colis, élargiront leurs voûtes.
 Pratiquez-vous la terre et les nouvelles routes ?
 On n'y parle que *rails, tunnels, tenders, waggons*.
 Honneur au *macadam* ! sur sa surface douce,
 Les solides *poneys* allongent en trottant ;
Bogueys et *tilburys* y volent sans secousse,
 Et le seul cri de *stop* ! les arrête à l'instant.
 Nous avons vu déchoir le *cab* aux longues rênes ;
 Les folâtres *Waux-halls* sont tombés au cercueil ;
 L'ombre du *Ranelagh*¹ remplit les bois d'Auteuil.
 Mais toujours le *keepsake* est un livre d'étrennes.

II

Partout London s'installe et nous met à son pli :
 Le *stock exchange* plaît au lecteur anglomane,
 Et sur nos boulevards la *fashion* se pavane,
 Comme au *Regent's-circus* ou dans *Piccadilly*.
 L'agrément de la *boxe* entraîne à mainte rixe ;
 Le *rout* fait concurrence au bal cher aux danseurs ;
 Le *fixed-price* trompe autant que le prix fixe ;
 Le *cottage* promet de champêtres douceurs ;
 Les *jockeys* et les *grooms* ont conservé leur vogue ;
 Nous prenons un *poker* pour attiser le feu ;
 Le *king-charles* succède au hideux *boule-dogue*,
 Et le *whist* règne en maître à nos tables de jeu.
 Les *clowns* font aujourd'hui fureur sur les théâtres ;
 Sur le vaste Océan le *lloyd* suit le marin ;
 Nos *dandys* par des *yards* mesurent le terrain ;

¹ Lieu de plaisirs champêtres.

Du *turf*, du *sport*, des *sticks* nous sommes idolâtres ;
 Que de fois, pour courir au *steeple-chase* en fou,
 Un *gentleman rider* tombe et se rompt le cou !
 On s'étonne, on frémit en comptant ces recrues
 De mots que notre langue enrôla tour à tour :
 Ne désespérons pas d'avoir, au premier jour,
 Des *bridges* pour des ponts et des *streets* pour des *rues*.
 Combien je vois encore d'intrus vieux et nouveaux !
 Les *speechs* nous font bâiller dans un *club* politique ;
 Le *spleen* flatte l'orgueil d'un malade hépatique ;
 Le *tattersall* abonde en frauduleux chevaux ;
 D'un bon sur un banquier le *chèque* est synonyme ;
 Le nom de *pick-pocket* exalte nos filous ;
 Des triomphes du *puff* le canard est jaloux ;
 Le *revolver* du Jud souilla l'*express* d'un crime
 Qu'un *verdict* du *jury* doit punir au palais ;
 Par des *squarcs* grillés nous égayons nos villes.
 Mais ici terminons ces plagiats serviles,
 Et les *water-closets* laissons-les aux Anglais.

* * *

Un ouvrage traitant de " l'Esthétique de la langue française " ne pouvait manquer de protester contre le style " hybride ", et cela, au nom du bon goût. C'est bien ce qu'a fait M. Remy de Gourmont dont voici l'opinion :

" Des vocabulaires entiers sont gâtés par l'anglais. Tous les jeux, tous les sports sont devenus d'une inélégance verbale qui doit les faire entièrement mépriser de quiconque aime la langue française. *Coaching yachting*, quel parler ? Des journalistes français ont fondé il y a quelques années un cercle qu'ils baptisèrent : *Artistic-cycle-club*. Ont-ils honte de leur langue ou redoutent-ils de ne pas la connaître assez pour lui demander de nommer un fait nouveau ? Alphonse Daudet a avoué qu'en créant *struggleforlifeur*, il n'avait pas eu un sentiment vrai de la langue française. Cette niaiserie est d'ailleurs internationale, et le français joue chez les autres peuples, y compris l'Angleterre, le rôle de langue sacrée que nous avons dévolu à l'anglais. Il y a à Londres un jargon mondain et diplomatique : *thé dansante*, *landeau sociable*, *style blasée*, *morning-soirée* ; solide s'exprime par *solidaire*, *bon morceau* par *bonne-bouche* et *de pied en cap* par *cap à pie*. Notre anglais vaut ce français-là et il est souvent pire. Son inutilité est évidente. *Sleeping-car*, *garden-party*, *steamer*, *railway*, *railroad*, *steeple-chase*, *dead-heat*, *warrant*, *reporter*, *interview*, *bond-holder*, *rocking-chair*, *sportsman* et son féminin *sportswoman*, *snowboot*, *smoking*, *music-hall*, *select*, *leader*, *authoress* : aucun de ces mots, dont la liste est inépuisable, n'a même l'excuse d'avoir pris la langue française au

dépourvu ; aucun qui ne pût trouver dans notre vocabulaire son exacte et claire contre-partie.

Un journal discourait naguère sur *authoressse*, et, le proscrivant avec raison, le voulait exprimer par *auteur*. Pourquoi cette réserve, cette peur d'user des forces linguistiques ? Nous avons fait *actrice*, *cantatrice*, *bienfaitrice*, et nous reculons devant *autrice*, et nous allons chercher le même mot latin grossièrement anglicisé et orné, comme un anneau dans le nez, d'un grotesque *th*. Autant avouer que nous ne savons plus nous servir de notre langue et qu'à force d'apprendre celle des autres peuples nous avons laissé la nôtre vieillir et se dessécher. Cet aveu ne nous coûte rien. Nous avons permis à l'industrie, au commerce, à la politique, à la marine, à toutes les activités nouvelles et renouvelées en ce siècle d'adopter un vocabulaire où l'anglais, s'il ne domine pas encore, tend à prendre au moins la moitié de la place. "

* * *

Jusqu'ici je n'ai signalé que l'opinion française sur le style "hybride". L'empiètement du français sur l'anglais nous intéresse moins que l'empiètement de l'anglais sur le français. Aux Anglais de défendre leur langue ; nous avons tout notre raide à défendre la nôtre.

Qu'on me permette cependant de signaler l'opinion d'un littérateur anglais, Addison :

" Puisque dans notre constitution il y a des gens dont les fonctions consistent à faire exécuter les lois, à protéger nos libertés et notre commerce, j'ai souvent pensé qu'il serait désirable de choisir des hommes qui surveillassent notre langue, afin d'empêcher les mots d'origine étrangère d'entrer chez nous, et surtout qui défendissent qu'en ce pays l'on se servît de phrases françaises qui ne valent nullement mieux que les nôtres. La guerre actuelle a tellement chargé notre langue de mots étrangers que si l'un de nos bisaïeux venait à lire les exploits de ses descendants dans un journal d'aujourd'hui, il lui serait impossible de n'y rien comprendre. "

Si l'on cachait aux lecteurs le nom de l'auteur de cet écrit, ils croiraient qu'il est d'aujourd'hui même. On y parle de " guerre actuelle ", d'exploits, de " langue chargée de mots étrangers ", etc. Cependant, Addison publiait cette note dans le *Spectator* de Londres il y a deux cents ans, ou, pour parler d'une façon plus précise, le 8 septembre 1711. Le même mal existe aujourd'hui ; il n'y a absolument rien de changé.

ÉTIENNE BLANCHARD, p. s. s.,

Église Saint-Jacques, Montréal.

UN DRAPEAU DE L'ARMÉE DE MONTCALM

O radieux débris d'une grande épopée !
 Héroïque bannière au naufrage échappée !
 Quand tu passes semblable à un rayon de flamme,
 Ton aspect vénéré fait briller dans notre âme
 Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.
 Leurs grands jours de combats, leurs immortels faits d'armes,
 Leurs efforts surhumains, leurs malheurs et leurs larmes,
 Dans un rêve entrevus, passent devant nos yeux.

(OCTAVE CRÉMAZIE)

Il était près de dix heures. Le soleil dardait ses rayons, sans cesse brisés par la course des nuages, sur une dizaine de bataillons qui venaient de se ranger en ordre de bataille dans la plaine d'Abraham.

Tout en avant, les trois fleurs de lys, la couronne et les deux glands d'or du Royal-Roussillon brillaient sur tissu de soie blanche. Le porteur de ce drapeau était un robuste gaillard, revêtu de l'uniforme gris-blanc, avec veste, parements et collet bleus, boutons et galons d'or au chapeau. Son profil aquilin, plein de fierté et d'intelligence, son teint bronzé par le souffle des batailles dénotaient un homme de caractère. Tel était, le 13 septembre 1759, Jacques Du Montreuil, porte-drapeau du Royal-Roussillon.

Ce régiment stationnait sur la plaine depuis quelques heures, et, impatient d'entendre sonner la charge, il semblait scruter les environs dans l'attente d'un chef.

Soudain, Montcalm paraît, monté sur un cheval noir. Tenant haut son épée, comme pour exhorter ses hommes au devoir, il parcourt le front de son armée. Le courage est dans son regard. Chacun sent que ce général est de ceux qui chargeaient Durandal au poing et olifant aux lèvres.

Au loin, les arbres balancent au soleil leur épaisse frondaison. Ça et là, l'érable plein de noblesse et de splendeur, où se jouent la clarté des radieux matins, anime un paysage qui va voir se décider le sort d'un empire. Tout à coup, les cuivres jettent les sons troublants de la charge. A ce signal attendu, l'armée s'ébranle. Le marquis commande le centre ; à droite se trouve de Senezergue, tandis que de Fontebonne dirige à gauche des régiments qui, à Oswego et à Carillon, se sont couverts de gloire. La petite armée tout entière avance avec son impétuosité coutumière, mais les accidents du sol mettent du désordre dans ses rangs.

Les grenadiers du marquis ne sont plus qu'à quarante verges des baïonnettes de Wolfe, lorsqu'un immense éclair jaillit des lignes an-

glaises et couvre les Français d'un nuage de fumée. A si courte distance la décharge est terrible, ses effets meurtriers.

Complètement rompues, les lignes françaises laissent voir partout des cadavres qui jonchent le sol, et l'on cherche en vain le porte-étendard du Royal-Roussillon. . . Il gît par terre et son drapeau, déjà criblé par la mitraille à Carillon, est de nouveau troué par les balles anglaises.

Cette éclatante bannière qui avait quitté Versailles à la recherche des honneurs, s'étant couverte de gloire en maints endroits, se couchait maintenant dans le sang des héros. La mort, de ses doigts incurvés, étreignait ce martyr de la Patrie. Lui, entendait à peine les clameurs, les cris, les plaintes des mourants. Sa vie s'échappait, en une coulée vermeille, par deux larges plaies.

Les Anglais rechargèrent, les Irlandais prirent l'épée en main, les Ecossois le claymore au poing, et la poursuite recommença pour finir bientôt. Les Français, que la victoire trahissait cette fois, entrèrent en désordre dans Québec, tandis que les vainqueurs allèrent reformer leurs rangs au bord de la rivière Saint-Charles.

Les deux chefs, Wolfe et Montcalm, étaient tombés, ensevelis l'un dans sa victoire, l'autre dans sa défaite; et l'Amérique boréale voyait subitement changer ses destinées.

Lorsque le silence eut remplacé le cliquetis des armes et le tumulte des combattants, la plaine reparut, parsemée de mourants. Jacques Du Montreuil gisait là-bas, inanimé. D'un effort surhumain, il avait pu cacher sous son dolman le sublime chiffon du Royal-Roussillon. . .

* * *

A Montréal, en septembre 1760.

L'orbe flamboyant du soleil venait de " draguer dans ses plis le reste d'or qui traînait " il n'y a qu'un instant, sur la draperie d'azur que forme un ciel serein. Les oiseaux chantaient le crépuscule. Aucun bruit insolite ne frappait l'air. Cependant de graves événements s'étaient produits depuis quelques jours. Les généraux Murray, Haviland et Amherst, partis respectivement de Québec, Crown Point et Schenectady, se trouvaient réunis à Montréal et à Saint-Lambert, avec un effectif de 30 000 hommes. La ville n'avait à opposer à ce flot d'envahisseurs que 3 000 hommes, outre les 500 soldats qui devaient défendre l'île Sainte-Hélène. Les vivres étaient très rares.

Dans de telles conditions le marquis de Vaudreuil, après avoir vainement demandé un armistice, avait rédigé un projet de capitulation. Amherst accordait tout, hormis les honneurs de la guerre.

En apprenant ce refus, le chevalier de Lévis, celui qui, dans l'ivresse et les sanglots de Sainte-Foy, sut ressaisir la palme de la victoire sur le champ du désastre, avait été profondément blessé dans sa fierté de soldat ; il avait formé le hardi projet de se retirer avec ses hommes sur l'île Sainte-Hélène et de faire payer cher au vainqueur ses trop grandes exigences. Aussi avait-il adressé au gouverneur, en son nom et au nom de sa petite armée, une requête conçue en ces termes :

“ Si le Marquis de Vaudreuil se croit obligé, pour des motifs politiques, de capituler avec la colonie immédiatement, nous demandons la permission de nous retirer dans l'île Sainte-Hélène avec nos troupes, afin d'y maintenir l'honneur des armes du Roi. ”¹

Le gouverneur ayant refusé ses propositions, Lévis, n'avait plus voulu rien entendre et s'était retiré avec 2 000 de ses compagnons sur les rivages qu'il voulait rendre témoins de son héroïque protestation.

Cependant, après avoir reçu ordres et conseils, il s'était conformé à la dure et fatale nécessité du moment, et lui, qui avait le courage qui imprime l'action, éprouvait maintenant celui qui oblige d'accepter l'inaction forcée.

Tous ces événements avaient exaspéré la population montréalaise... Aussi ce soir-là, l'île Sainte-Hélène paraissait flotter dans un mirage de songe, sous un ciel étrange, lointain, qui semblait lui aussi onduler dans un rêve. Les arbres venaient se dépouiller des derniers ors du couchant et commençaient à se draper des ombres de la nuit. Les clochers de la ville chantaient un cantique à la Vierge, cantique répercuté par tous les échos voisins, et, pieusement, de leur long doigt ces clochers semblaient attirer la nuit, qui posait son aile sur les chênes, les érables et les ormes chevelus.

Lévis, devant cette demi-somnolence de la nature, songeait à tous ces morts glorieux qui étaient tombés à l'ombre des drapeaux que tout à l'heure il brûlerait. Mais il n'était pas le seul à songer ; là-bas, de l'autre côté de l'île, un soldat rêvait aussi...

C'était Jacques Du Montreuil, mais combien différent!...

Comment en un vil plomb l'or pur s'est-il changé ?

Quelles sombres heures Jacques Du Montreuil avait vécues depuis la néfaste journée des Plaines ! Ce brave avait caché son drapeau, avons-nous dit. Or après la bataille il fut conduit dans un hôpital anglais, et, de Ramezay ayant capitulé, il put rentrer dans Québec, mais prisonnier, cette fois.

¹ Cf. Parkman.

Là, il avait bien souffert. La pensée que le pays était aux Anglais lui étreignait le cœur. L'hiver passa sans maladie, le froid fut rude, la ration légère et les corvées nombreuses, mais les anxiétés plus nombreuses encore. Il craignait qu'on vînt à découvrir ce drapeau qu'il portait sur sa poitrine et qu'il avait juré de rendre à son roi.

Enfin, après d'indicibles difficultés, lui et quelques-uns de ses compagnons s'étaient échappés de leur prison pendant que se livrait la bataille de Sainte-Foye. Quelques heures plus tard, ils avaient rejoint la petite armée de Lévis.

L'ancien porte-drapeau du Royal-Roussillon avait voulu remettre sa précieuse relique au commandant en chef, mais celui-ci l'avait refusée, la lui confiant comme récompense de son héroïsme, jusqu'à ce que les ennemis fussent boutés hors de la Nouvelle-France.

Jacques Du Montreuil suivait les troupes comme sergent, ne voulant plus être porte-étendard et croyant être désormais plus utile à son pays en portant l'épée. Telle avait été sa carrière.

Maintenant il songe et parfois ses lèvres remuent involontairement; il pense à la France, au roi qui, sans nul doute, enverra des renforts. Puis l'émotion lui fait verser des larmes, et, la fatigue attirant le sommeil, il s'endort, le front bien incliné... incliné sur le symbole de la France...

On était à une heure très avancée de la nuit; il faisait froid; un amoncellement de nuages poussés par le vent d'ouest roulait sous un ciel de plomb. Le "seeau du silence" semblait avoir été mis sur toute chose; tout était sommeil.

Soudain, des pétilllements de flambeaux dans l'ombre et la lumière éclatante des torches firent distinguer les formes incertaines d'un grand nombre de gens qui, de tous les points de l'île, se dirigeaient vers le sud-ouest, où se dressait un petit fort de pierre.

Quelques instants plus tard, un vaste brasier fait d'énormes troncs d'arbres illumina le sombre horizon. Les troupes venaient de se ranger autour d'un groupe d'officiers ayant à leur centre le chevalier de Lévis, dont la figure pâle et crispée se détachait au milieu d'eux.

Un commandement... un roulement de tambour... puis un autre... Trois hommes sortent des rangs: ce sont les porte-drapeaux; ils tiennent avec respect d'héroïques lambeaux de soie, images vénérées de la patrie lointaine! A un signal de l'épée de Lévis, on leur présente les armes, puis on abaisse les emblèmes de la France militaire vers le brasier qui fait son oeuvre.

Pendant ce temps, la brise murmure de la tristesse, les tambours roulent sourdement, les grenadiers suivent d'un oeil morne la volute de

fumée qui s'élève du brasier avec, dans ses bords, des scintillements semblables à des fleurs de lys. Un chuchotement parcourt les troupes, et, suprême protestation, une clameur formidable jaillit de toutes les poitrines : " Vive la France " ! et les échos d'un horizon enténébré répètent pour la dernière fois : " Vive la France . . . "

De nouveau, le silence.

* * *

Jacques Du Montreuil avait assisté à cette scène pathétique ; mais, pensant à Versailles, il n'avait pas jeté sa précieuse relique sur le brasier rougeoyant ; il s'était dit :

" A ce grand roi pour qui nous avons combattu,
 " Racontant les douleurs de notre sacrifice,
 " J'oserai demander le secours attendu
 " Qu'à ses fils malheureux doit sa main protectrice,
 " Emportant avec moi ce drapeau glorieux,
 " J'irai, pauvre soldat, jusqu'au pied de son trône,
 " Et lui montrant ici ce joyau radieux
 " Qu'il a laissé tomber de sa noble couronne,
 " Je trouverai peut-être une prière ardente,
 " Pour attendre son coeur et combler notre attente " .

(OCTAVE CRÉMAZIE)

Quelques jours plus tard, Jacques du Montreuil s'éloignait de la citadelle québécoise où flottaient les couleurs abhorrées. " Il disait adieu au beau fleuve, et, se confiant à l'océan, il regardait disparaître à l'horizon cette terre devenue anglaise. Plusieurs fois, sur le gaillard d'arrière, sur le tillac ou sur le gaillard d'avant, perdu entre les eaux du ciel et celles de la terre, il passait de longues heures à rêver aux derniers témoins des derniers combats.

Bientôt il débarque, exalté par le souvenir de ses campagnes. Il veut voir son roi, les courtisans se moquent de sa plainte . . . Il apprend que le faible Louis n'a pas d'or pour reconquérir ses colonies . . .

Après de vaines démarches, il ne trouve plus autour de lui que quelques braves, à bourse vide, pour approuver ses projets. C'est la ruine de son rêve héroïque. Alors, voyant que tout est perdu, il se résout à retourner sous le ciel canadien, pour revoir les bois qui bordent le Saint-Laurent et brûler lui-même un drapeau que le roi n'est pas digne de revoir.

* * *

La neige recouvre la terre. Le temps est clair et le froid piquant. Parmi les glaçons du fleuve un homme avance péniblement. C'est l'ancien prisonnier qui sauvait l'emblème du Royal-Rousillon après la

bataille des Plaines ! C'est Jacques Du Montreuil ! Il a bien vieilli ! Le frimas met à sa moustache blanche des perles mobiles. Il se rend à l'île Sainte-Hélène et pénètre dans une forêt sans voix et sans vie. Parvenu à une clairière, il s'arrête et, sur un tronc d'arbre dont les fortes dimensions attirent les regards, il allume un feu avec des brindilles de cèdre. Déroulant un drapeau en lambeaux, il baise plusieurs fois ce chiffon teint de sang, lourd de gloire, puis, en un geste découragé mais magnifique, il laisse tomber sur les flammes cette loque sublime qui symbolise la gloire de Carillon, la sombre défaite du 13 septembre 1759 et les heures sublimes de l'holocauste militaire de Sainte-Hélène.

Jacques Du Montreuil voulut crier " Vive la France " ! mais un sanglot lui coupa la voix, et, seul parla le vent entre les fûts dénudés de la forêt.

Pas un roulement de tambour, pas une sonnerie de clairon, pas un adieu ne fut donné à ce drapeau qui, troué par le burin de la Gloire, disparaissait dans l'oubli.

PAUL BOUCHER

L'ŒUVRE DES JARDINS DE GUERRE

C'est en février 1917 que germa, dans l'esprit d'hommes prévoyants de Montréal, l'idée de convertir systématiquement en jardins potagers les terrains vagues et les cours ensoleillées de la ville, et que fut fondée la première organisation qui, sous le nom de *Montreal Cultivation Committee* entreprit de la mettre en pratique. Ce comité de culture, patronné par la Commission du Service National avait pour président M. Frederick Abraham, aujourd'hui directeur général des Jardins de guerre du Canada, et pour vice-présidents conjoints, MM. Jas.-S. Brierley et U.-H. Dandurand (M. Brierley en est aujourd'hui le président).

Les jardins urbains existaient bien déjà, dans la plupart des villes canadiennes, mais sans organisme particulier, laissés qu'ils étaient à l'initiative individuelle. Il a fallu la guerre avec ses menaces de famine, pour donner à l'oeuvre un corps et une âme, l'impulsion féconde qui a fait sa grande popularité, notamment au cours de la dernière saison, au Canada, aux Etats-Unis et dans presque tous les pays du monde.

Si souriante qu'elle parût, l'entreprise n'était pas sans prêter flanc au scepticisme. D'aucuns, même parmi les plus enthousiastes à saisir n'importe quelle innovation, doutaient ouvertement de sa réus-

site. Elle présentait de fait de réelles difficultés. Tout était à créer, et l'expérience faisait défaut. Les terrains ne manquaient pas, mais comment les obtenir à bon compte des propriétaires ? Les jardiniers volontaires se rencontraient à foison, mais comment concilier les intérêts de ceux-ci et de ceux-là ? Puis, une exploitation de cette envergure n'allait pas sans argent. Il y avait nécessité de faire exécuter des façons culturales très coûteuses — labours de défoncement dans bien des cas, disquages, hersages, ameublissement approprié de tous ces sols depuis longtemps incultes, à la merci du chiendent et de toute la gent des mauvaises herbes. Il fallait encore aviser aux moyens de fertiliser ces terrains et d'aider les jardiniers à se procurer, à des conditions économiques, des instruments aratoires, des graines de semence, des plants, etc. Il importait, en outre, de pourvoir au mode le plus pratique d'opération, sans quoi la marge des profits n'aurait pas compensé de façon satisfaisante le coût de revient des produits.

Voilà sommairement dans quelle situation l'on se trouvait au début de cette campagne de production intense, que le civisme dévoué de notre population a su couronner d'un si beau succès. Le résultat a dépassé, en effet, les espérances les plus optimistes et réagi d'une manière très appréciable contre la cherté de la vie. A l'appel de la Commission du service national, des comités de culture, semblables à celui de Montréal, se formèrent dans toutes les grandes villes du pays, rivalisant à qui mieux mieux d'efforts patriotiques pour conjurer le fléau de la faim. La ville de Montréal, comprenant l'importance du mouvement, souscrivit \$2,500; mais cette somme étant insuffisante, le comité fit appel à la générosité des citoyens et put mener au succès les travaux commencés au printemps. On a évalué à \$100 000 la récolte des produits de 2 000 jardins à Montréal, en 1917, et à \$30 000 000 celle des jardins urbains de tout le Canada. C'était conséquemment réduire d'autant la consommation des denrées exportables, qui ont servi à l'alimentation des Alliés et de leurs armées.

* * *

La crise des vivres, si alarmante en Europe, l'hiver dernier, ne laissait pas que de causer de graves appréhensions aux économistes canadiens et américains, car c'était surtout de l'Amérique du Nord que les Alliés attendaient leur subsistance, le trafic trans-océanique leur étant pratiquement fermé par les sous-marins allemands, avec la République argentine, l'Australie, l'Afrique-Sud. On se rendit compte au Canada que si la nécessité était urgente pour tous, citadins et cultivateurs, d'aider à la production en 1917, elle devenait plus impé-

rieuse en 1918. Aussi toutes les cités et la plupart des villes du pays se sont-elles montrées à la hauteur des circonstances et ont-elles déployé les plus généreux efforts pour accroître le nombre des jardins de guerre.

Forts de l'expérience acquise, les apôtres de la culture des terrains vagues, à Montréal, n'eurent pas de difficulté à continuer l'oeuvre ; mais un grand nombre d'entre eux voulant la rendre plus efficace, crurent avec raison que ce ne serait pas trop d'y intéresser deux organisations au lieu d'une seule, et c'est alors que fut décidée la création de l'*Association des jardins de guerre*, sous les auspices de la Société Saint-Jean-Baptiste. C'était le 10 avril, au cours d'une enthousiaste assemblée de citoyens, au Monument National, à laquelle assistait M. J.-H. Lavoie, chef du service d'horticulture de la province de Québec. En sa qualité de représentant du ministère de l'Agriculture, ce dernier exposa un long programme qui se traduisait en définitive par la *coopération active du gouvernement provincial et de la Société Saint-Jean-Baptiste aux oeuvres de guerre déjà mises à exécution par le comité métropolitain des jardins urbains*. Mais pour aider plus efficacement à la cause, la Société Saint-Jean-Baptiste, y était-il dit, *désire prendre, cette année, une initiative indépendante, afin de promouvoir davantage le progrès des cultures par une action plus directe, plus immédiate vis-à-vis de nos compatriotes*, — les Canadiens français.

L'assemblée, élut comme membres du bureau général de direction, MM. Victor Morin, président de la Société Saint-Jean-Baptiste, en qualité de président ; F.-S. MacKay, vice-président ; le docteur T.-A. Brisson, secrétaire ; Joseph Durand, trésorier ; L.-N. Cornellier, membre du comité d'Agriculture de la Chambre de Commerce du district de Montréal ; F. Braun, chimiste expert ; Séraphin Ouimet, ingénieur civil ; Bruno Wilson, journaliste ; Mlle Jeanne Anctil, directrice de l'Ecole ménagère de Montréal, directeurs. Ce bureau élut subséquemment, pour la régie des affaires, le comité exécutif suivant : président, le lieutenant-colonel F.-S. MacKay ; vice-président, M. Eugène Tarte, directeur de la *Patrie* ; secrétaire, M. le docteur T.-A. Brisson ; trésorier, M. Joseph Durand, et M. Bruno Wilson, directeur.

Avant de se disperser l'assemblée adopta les résolutions qui suivent :

1. Que la ville mette à la disposition des deux comités, français et anglais, les terrains qui ont été achetés, les années dernières, pour des parcs, et qui n'ont pas encore été transformés comme tels ;

2. Qu'elle fasse déposer sur ces terrains de parcs les balayures des rues, pour servir à engraisser et amender le sol ;

3. Qu'elle se charge de faire labourer ces paires et de les mettre à la disposition des comités, qui, eux, se chargeront d'en faire la répartition entre les personnes qui voudront les cultiver;

4. Qu'elle ensemece sous couches les graines fournies gratuitement par le Gouvernement provincial, surtout celles dont la culture demande à être forcée;

5. Que la ville mette à la disposition des comités la somme d'argent nécessaire pour assurer l'efficacité de la propagande;

6. Que les propriétaires de terrains vagues, propres à la culture maraîchère, à proximité des quartiers populeux de la ville, soient priés de les mettre gratuitement à la disposition des comités;

7. Que le gouvernement provincial donne son appui financier à l'entreprise.

De ces *desiderata*, trois furent exaucés: la ville accorda une allocation de \$2 000, dont \$1 000 furent donnés à l'Association des jardins de guerre, et \$1,000 au Montreal Cultivation Committee; le gouvernement provincial fournit cinq jardiniers instructeurs, dont un fut requis par le comité anglais et les quatre autres furent mis au service de la section canadienne française, sous la direction de l'inspecteur provincial d'horticulture du district de Montréal; enfin, grand nombre de propriétaires offrirent généreusement des terrains dans tous les quartiers de la ville et même dans la banlieue.

Procédant avec méthode, l'Association partagea la ville en cinq districts; chacun d'eux fut mis sous la surveillance immédiate d'un jardinier instructeur. Les travaux purent ainsi être effectués sans encombre et avec célérité, sur les nombreux petits terrains du centre de la ville, de même que sur les grandes superficies des quartiers excentriques.

* * *

Nous comptons par milliers les parcelles de terre que la spéculation immobilière a soustraites, avant la guerre, à l'énergie des producteurs du sol. Dans la banlieue de Montréal se déroulaient naguère de superbes panoramas, taillés de toute pièce par de diligents maraîchers, que la fièvre de l'or a malheureusement détournés de leur état. Plus de mille terres ont été subdivisées et sont restées improductives depuis des années, quand au taux minimum de \$50 par arpent elles pourraient produire des denrées d'une valeur annuelle de \$5,000 000. Cinq millions de dollars perdus chaque année, dans ce temps redoutable de crise, sous les yeux d'une population aux trois quarts ouvrière, qui

peine pour le pain quotidien et gémit avec raison sous les rigueurs de la vie chère ! N'est-ce pas une sacrilège provocation à la famine et à la misère ?

Deux grands motifs d'ordre économique nous engageaient à faire aussi considérable que possible, cette année, la part des cultures des jardins de guerre dans toutes les villes du Canada : d'abord le besoin sans cesse croissant de vivres en Europe, qui ne peut être satisfait sans la coopération déterminée de notre pays et de la République américaine, et en second lieu la nécessité de maintenir à son maximum d'intensité notre production agricole, afin de ne pas en venir à manquer nous-mêmes de vivres. En effet, autant la disette s'est appesantie sur les pays belligérants, par suite de l'appel de tous les hommes valides sous les drapeaux, autant elle nous a menacés nous-mêmes par le fait de la conscription des jeunes cultivateurs et de la rareté de la main d'oeuvre agricole.

Avec leurs salaires alléchants, les usines de munitions avaient attiré dans les villes, par légions, les jeunes gens de la campagne qui aidaient aux travaux de la terre. La production en a conséquemment souffert et le coût des denrées s'en est accru d'autant plus que nous avons dû intensifier jusqu'à l'extrême limite nos exportations de produits alimentaires, destinés au ravitaillement des troupes alliées et à l'assistance des populations civiles de l'Europe.

Il était donc nécessaire pour les urbains de sortir de leur existence routinière, de leur indifférence en face du problème angoissant de l'alimentation, de remplacer leurs amusements et leurs plaisirs stériles par des occupations mieux appropriées aux graves événements qui mettent le monde entier aux prises avec la faim. Les cultivateurs ne pouvant produire assez pour répondre adéquatement aux besoins des Alliés, il était du devoir des populations urbaines de travailler pour se sustenter elles-mêmes.

“ En cultivant un jardin urbain, on fait à la fois une oeuvre personnelle et nationale ”, disait fort sensément un jardinier instructeur : *“ personnelle, car l'on produit suffisamment de légumes pour sa famille durant la saison et une bonne partie de l'hiver, et on réalise de la sorte de jolies épargnes ; nationale, parce qu'en se pourvoyant ainsi on permet à ceux qui ne peuvent cultiver des légumes de s'en procurer à meilleur compte. Si 10 000 familles produisent à Montréal leurs propres légumes, ce sont — en comptant cinq membres par famille — 50 000 personnes de moins qui ne vont pas enlever sur les marchés de la ville les produits qu'y apportent les maraîchers des campagnes. La pénurie des vivres et le coût de la vie se trouvent atténués d'autant. ”*

Comme on le voit, il importe beaucoup que les villes viennent au secours des campagnes pour résoudre le problème de l'alimentation. Les statistiques nous donnent à ce sujet une intéressante leçon. En effet, le résultat des jardins de guerre, tant au Canada qu'aux Etats-Unis, est rien moins que merveilleux. Les Américains ont cultivé 5 285 000 terrains vagues au cours de la dernière saison, et ils évaluent la récolte de leurs produits potagers à \$525 000 000. Ils ont mis cette année en conserves un milliard de boîtes ou de bocaux de légumes et de fruits, de la capacité d'un litre chacun, contre quatre cent cinquante millions en 1917.

L'effort du Canada n'a pas été moindre. Suivant le rapport de la Commission des Vivres, nos jardiniers de guerre ont produit des denrées pour \$50 000 000, soit vingt millions de plus qu'en 1917. Dans l'île de Montréal seulement, 20 000 jardins de guerre ont été cultivés pendant la dernière saison et ont donné une récolte qui est évaluée à \$1 000 000. A Montréal, plus de 10 000 lots ont été mis en culture, dont 5 462 d'une moyenne de 2 480 pieds carrés en superficie chacun, couvrant une étendue globale de 312 acres, ont été exploités sous la seule direction de l'Association des jardins de guerre de la Société Saint-Jean-Baptiste. A un rendement moyen de \$25. chacun, ces 5 462 lots ont donné en produits potagers la somme de \$136 550. Ces chiffres ne justifient-ils pas la raison d'être de cette patriotique organisation. Il faut observer que l'exploitation des terrains vagues a fait naître d'autres industries, comme l'élevage de la volaille, des lapins, qui s'accommodent assez bien des sous-produits de la culture potagère et maraîchère. De ce fait encore, le coût de la vie a été considérablement abaissé pour un grand nombre de familles.

Mais l'un des plus heureux résultats de ces cultures a été sans contredit l'utile emploi du temps — but moralisateur par excellence, but éminemment pratique, puisque " le temps, c'est de l'argent ". But moralisateur, qui pourrait en douter? Le voyageur qui a observé les mouvements de nos populations ouvrières au cours de la fiévreuse saison qui vient de finir, n'oubliera pas de sitôt le spectacle édifiant que lui ont donné, le soir, au sortir des usines et des ateliers, ces milliers de personnes de tous âges, s'acheminant prestement vers leur demeure, et comme pour se reposer des fatigues du jour, travaillant au petit jardin potager, vie entièrement dégagée de toutes ces futilités ruineuses qui conduisent si souvent au désordre et au malheur.

Et que dire de l'oeuvre au point de vue de l'hygiène et de l'esthétique ? Sous ce double aspect elle est venue métamorphoser en lieux salubres et attrayants d'innombrables terrains, cours et lots déserts,

foyers de pestilence assez souvent, où l'oeil ne rencontrait auparavant, dans un pitoyable pêle-mêle, que rebuts de toute nature, et déchets nuisibles à la santé. Est-il exagéré de dire que les jardins urbains ont contribué plus que tous les efforts du Bureau d'hygiène à l'assainissement et à l'embellissement de la ville ?

* * *

L'oeuvre des jardins de guerre a prouvé non seulement son utilité, mais elle est devenue un facteur essentiel dans l'économie domestique de tous les pays qui en ont fait un sérieux essai, à tel point que M. Prothero, président du *Board of Agriculture* d'Angleterre, déclarait récemment que, sans elle, la Grande-Bretagne aurait été depuis longtemps réduite à la famine.

“ *Le temps est venu de tenir compte des petites choses* ”, écrit M. W.-S. Fielding, dans le *Journal of Commerce*. “ *La culture d'un simple lot de ville ne peut sans doute ajouter beaucoup à la richesse d'une nation, mais celle de millions de terrains vagues signifie une augmentation énorme. D'autre part, la consommation de plus grandes quantités de légumes n'est pas seulement recommandable pour la santé, mais elle permet de se passer de viande et d'aider ainsi indirectement à la cause des Alliés. Il est à espérer, lorsque la paix sera rétablie, que ceux qui ont trouvé plaisir et profit à cultiver un jardin, continueront de le faire. C'est l'un des meilleurs moyens de pratiquer l'économie.* ”

L'oeuvre sera certainement mieux comprise encore, l'an prochain et pendant la longue période de reconstruction *post bellum*, car le problème de l'alimentation ne sera vraiment résolu que lorsque la civilisation aura complètement réparé les ruines accumulées par cette guerre. Elle s'impose désormais comme une sainte tradition au culte des générations qui lèvent.

* * *

L'Association des jardins de guerre, sous les auspices de la Société Saint-Jean-Baptiste, continuera de vivre, espérons-le. Avec l'aide du ministère de l'Agriculture de Québec, qui a mis à sa disposition une charrue à traction mécanique et deux jardiniers instructeurs, le comité exécutif a fait commencer, dès cet automne, le labour des vastes terrains qui lui sont concédés; elle prend ainsi de l'avance pour le printemps prochain. Au reste, l'entreprise a déjà donné tant d'encouragement, qu'il n'est que juste de prendre dès aujourd'hui des mesures pour en assurer non seulement la continuation, mais un plus grand développement chaque année.

Cette nouvelle réjouira sans doute les jardiniers de guerre et ceux qui se disposent à marcher sur leurs traces; elle sera également accueillie avec faveur, nous l'espérons bien, par les propriétaires de terrains vagues et tous ceux qui, directement ou indirectement, ont contribué au succès de l'oeuvre. L'Association aura, comme par le passé, son siège au Monument National, bureau no 10. Elle en fera un centre de propagande, une agence d'information et de publicité, où jardiniers volontaires, dispensateurs de terrains et bienfaiteurs pourront se réunir au cours de l'automne et de l'hiver. Le comité tient à la disposition des intéressés quantité de bulletins, de brochures, de tracts horticoles, etc. Ces opuscules sont bien faits et ils décrivent, avec illustrations dans le texte, les meilleures méthodes à suivre pour obtenir les résultats les plus avantageux des jardins urbains et de leurs industries connexes.

Le labour au moyen du tracteur mécanique permettra de convertir rapidement en terrains propices aux semailles, de bonne heure le printemps prochain, de grandes étendues de terre, où le travail collectif pourra se faire avec profit, à des conditions beaucoup plus économiques que si le labour était fait à la charrue ordinaire. Celle-ci devra cependant être employée encore sur les petits terrains. Le ministère de l'Agriculture ayant mis deux jardiniers instructeurs au service de l'Association, ils dirigeront les labours de l'automne et prépareront ceux du printemps; ils donneront des conférences dans tous les coins de la ville, durant l'hiver, et ils aideront en outre à organiser des sous-comités de culture, partout où la chose sera possible.

L'oeuvre, ainsi stimulée, devra doubler pour le moins en importance et se recommander encore plus impérieusement à l'attention des autorités municipales. La culture des terrains vagues urbains étant une oeuvre qui bénéficie à la cité, à la province, au pays en général, s'impose de toute façon à la sollicitude des citoyens, des corps publics et des pouvoirs nationaux.

BRUNO WILSON

NOS COLLABORATEURS

M. Léon-Mercier Gouin. *Ce nom rappelle le What is in a name ? du poète. Celui que porte l'auteur d'Une veillée à Péribonka-sur-Péribonka est à lui seul une réponse presque complète. Pour s'être cultivé en tout en un peu partout, M. Gouin suit de près le mouvement littéraire de son pays, tout en servant Thémis, et en agissant comme secrétaire de rédaction à la Revue trimestrielle.*

M. l'abbé Olivier Maurault, qui a écrit *Pour la Vie de famille*, est le directeur de la bibliothèque de Saint-Sulpice. Il appartient en effet à cette famille religieuse où l'humilité n'a d'égale que le savoir. Son nom s'accommode bien de cette page de notices sur les collaborateurs du *Petit Canadien*, où, de parti-pris, nous bannissons tout ce qui pourrait ressembler à un éloge. M. Maurault doit publier prochainement un grand ouvrage historique sur le collège de Montréal.

M. Albert Ferland nous donne des vers inédits, le *Clocher*, ainsi que la *Poésie des feuilles*, qui figure dans *Toutes les lyres*, anthologie de Gastein-Serge sur les poètes contemporains. M. Ferland a publié les *Mélodies poétiques* (1893) et les *Femmes rêvées* (1899). En 1908, paraissaient les *Horizons*, premier livre d'un ensemble d'oeuvres ayant pour titre : le *Canada chanté*. Depuis, sont parus trois autres recueils : le *Terroir*, *l'Ame des bois*, tous deux en 1909, et la *Fête du Christ à Ville-Marie*, en 1910. M. Ferland est l'un des fondateurs de l'École littéraire de Montréal.

M. l'abbé Etienne Blanchard, sulpicien, lui aussi, n'écrit pas pour la première fois dans notre revue. Les titres de ses laborieux ouvrages — En garde, *Dictionnaire du bon langage*, 2 000 mots par l'image, et d'autres, disent quelle tâche s'est imposé notre collaborateur : l'épuration et l'enrichissement de notre parler.

M. Paul Boucher nous donne une nouvelle historique. Un drapeau de l'armée de Montcalm fut écrit l'an dernier, au collège de Longueuil, où son jeune auteur terminait ses études. Souhaitons qu'il nous revienne, en prenant part au grand concours littéraire de notre Société qui se termine le 30 novembre prochain.

M. Bruno Wilson, qui traite de l'Oeuvre des jardins de guerre, est bien connu dans le monde du journalisme français d'Amérique. Successivement attaché à la rédaction de l'historique *Minerve*, de l'*Etoile de Lowell*, de l'*Opinion publique de Worcester*, il fut ensuite, pendant trois années, le secrétaire de l'Union expérimentale des Agriculteurs de Québec, dont le siège était à l'Institut agricole d'Oka. Revenu au journalisme militant depuis 1912, il s'est spécialisé dans la chronique agricole, au service de la Patrie, et, tout récemment, de la Presse. M. Wilson est membre de l'exécutif de l'Association des jardins de guerre, sous les auspices de notre Société.

CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE

ÉCONOMIE ET GASPILLAGE

Quand on parle d'économie quelques-uns pensent à l'avarice. Il n'y a cependant aucun rapport entre ces deux choses. Un avare est un homme dont l'argent est le dieu. Il lui sacrifie tout : sa santé, son bonheur, ses affections, ainsi que les intérêts des autres, leur liberté et leur bon droit. Pourvu que l'or augmente au coffre-fort, le reste n'est rien. L'avarice est inhumaine, c'est une aberration mentale et une monstruosité. L'économie s'applique à ne rien perdre : ni temps, ni force, ni argent, ni aucune chose utile, et s'applique à tirer de tout le meilleur emploi possible. Quel rapport y a-t-il entre ces deux choses ? Aucun.

A certains points de vue, l'économie est un art ; à d'autres elle est, je ne dirai pas une vertu, mais tout un bouquet de vertus. Considérons-la d'abord comme un art. L'art de la peinture ou de la musique consistent à savoir se servir avec habileté, à propos, avec tact, mesure et bon goût, des couleurs et des sons. Si l'économie consistait simplement à ne rien laisser perdre, à conserver son argent, à avoir soin de ses provisions, de ses vêtements, de sa maison, ce serait purement une qualité négative. Mais chacun sait que l'art du musicien ne consiste pas seulement à placer son instrument en lieu sûr, pour le garantir de la poussière et de l'humidité. Certes, c'est là une partie de l'art musical, car sans instrument il n'y a pas de musique. Mais l'art musical consiste à se servir de l'instrument et non pas seulement à le garder en bon état. Bien des personnes pratiquent le premier point de l'économie, qui consiste à ne rien laisser perdre ; mais elles sont incapables de pratiquer le second, qui est de faire de toute chose le meilleur emploi possible.

Quand on réfléchit à tout cela et qu'on l'observe quelque peu, l'économie vous apparaît comme un art merveilleux, mêlé à tout le travail humain, et le gaspillage, le gâchis, la perte et la dépense irréfléchie prennent la proportion de véritables crimes. L'économie, en effet, s'inspire de la plus grande valeur de toute chose, elle ne méprise rien, sait apprécier même le moindre objet. Le gaspillage et la prodigalité supposent un mépris hautain pour le travail et pour ses fruits péniblement acquis. Ils supposent, en outre de l'aveuglement, de l'ignorance. En effet, suivez mon raisonnement. Economie signifie : loi de la maison. Loi, non seulement de nos maisons humaines, mais de cette grande habitation qui se nomme la Terre. Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir combien cette nature, si riche pourtant, est économe. Le gaspillage et

le mépris des choses lui sont inconnus. Elle ne perd rien, pas un atôme. Tout se retrouve. Les forces du monde sont soumises à la plus rigoureuse économie. Il en est dépensé une somme strictement proportionnée au but. Dans les planètes, dans les animaux, dans notre corps, il règne une économie remarquable: rien de trop, rien de trop peu. La nature sait largement dépenser et conserver avec parcimonie, selon ce que l'heure exige. Prenons d'elle les grandes leçons qu'elle donne à ses disciples attentifs.

Mais l'économie n'est pas seulement un art qui a ses principes, ses règles et dont la pratique exige de l'intelligence, de l'à-propos, du tact et du goût, pour dépenser et pour conserver. Elle est encore une vertu... Ce n'est pas sans effort ni sacrifice que l'on impose la règle sévère et quelquefois les privations volontaires que suppose l'économie. Une mère de famille qui gouverne sa maison au mieux de tous, essaie de conserver une partie du gain pour les mauvais jours, et d'employer le reste avec autant de sagesse que possible, afin d'en tirer un maximum de résultats, doit observer une vigilance perpétuelle et inlassable. Il y a des jours où il faut qu'elle soit inflexible pour résister aux velléités de la jeunesse: dépenser follement l'argent durement acquis. Sans cesse il lui faut calculer, combiner, afin de nouer les deux bouts. A y regarder de près, elle est obligée de faire appel aux plus rares qualités dont soit capable la nature humaine. Nous devons réfléchir à notre tour, et, pour rien au monde, ne prenons sur nous de dissiper ou de gaspiller ce qu'elle a tant de peine à sauvegarder. Etre économe, c'est aimer sa famille et c'est aimer les autres, car c'est se garder les moyens d'être utile aux siens et aux autres. Le gâcheur d'argent détruit la faculté d'être utile aux siens comme aux autres, et il se crée un avenir de parasite. Quiconque ne surveille pas ses affaires devient une charge sociale; il compromet le bien de tous. Ne pensez pas cependant que l'économie est exclusivement une vertu de petites gens. Il en faut partout. Les difficultés grandissent même en raison de l'étendue des biens qui nous sont confiés. Un petit troupeau est plus facile à garder qu'un grand. Beaucoup de fortune est plus difficile à bien administrer que peu de fortune. Une foule d'hommes ont des biens, mais ne connaissent pas la manière de les gouverner, ni de s'en servir. Faute de soin et d'économie, les particuliers et les Etats perdent inutilement des ressources dont il pourrait être tiré un profit considérable pour le bien de tous. En sorte que l'économie privée et publique nous apparaît comme la plus solide sauvegarde de la prospérité générale, une des bases du progrès et du bien-être, une des formes essentielles de la moralité.

CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE

BILAN DU MOIS DE SEPTEMBRE 1918

RECETTES :

Balance au 31 août 1918.....						\$11,806.77
Versements Classes "A" "B" "C" "D" "E"	\$6,220.75	\$1,640.00	\$136.00			7,996.75
L'Orphelinat Catholique, intérêt.....					\$4,387.50	
Ville de Saint-Louis.....					450.00	
Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, intérêt.....					5,000.00	
Paroisse de Sainte-Philomène-de-Rosemont, intérêt.....					1,120.00	
Paroisse de Montréal-Est, intérêt.....					315.00	11,272.50
						<hr/>
						\$31,076.02
DÉBOURSÉS :						
Escompte mensuel.....					\$ 15.07	
Remboursement de décès, paiement par anticipation.....					3.75	
Intérêt sur débetures.....					8.07	26.89
						<hr/>
Balance en banques.....						\$31,049.13

CAPITAL INALIÉNABLE AU 30 SEPTEMBRE 1918

PRÊTS :

Comm. Scol. Côte S.-Louis....	\$20,000.00	Report.....	\$800,029.29
Oeuvre et fabrique de la paroisse de Labelle.....	17,739.73	Mun. Laval-des-Rapides.....	39,018.00
Mun. du canton de Maniwaki.....	7,333.80	— Rapide-de-l'Original.....	9,838.96
Comm. scolaire Shawinigan... ..	10,267.49	Oeuvre et fabrique de St-Raphael de-Burdige.....	10,000.00
Ecoles séparées, Alfred, Ont.....	800.00	— — de St-Gabriel-de-Bouchette.....	10,000.00
— — Nepean, B.....	3,000.00	— — le paroisse de Gracefield.....	10,000.00
Mun. de Jonquères.....	24,129.30	Gouvern. de la Puissance....	4,875.00
— Sturgeon Falls.....	25,668.25	Mun. St-Alexis-de-la-Gr.-Baie..	28,911.00
— Sudbury, Ont.....	9,285.92	— Ville St-Michel.....	45,000.00
Comm. Scol. de Rigaud.....	6,058.88	— Ville de Lasalle.....	42,500.00
Ville de Roberval.....	5,786.73	Oeuvre et Fabrique Montréal-Est	9,000.00
— Victoriaville.....	94,463.69	Mun. Ville de Dorion.....	40,320.00
2e Div. Co. Lac Saint-Jean... ..	5,308.00	Oeuvre et Fabrique St-Rédempteur de Hull.....	50,000.00
Mun. du village de Warwick..	13,800.00	Mun. Ville de Roberval.....	58,591.57
Syndics Ecole de Danville....	4,978.46	Comm. Scol. de Longueuil... ..	59,742.81
Mun. du canton de Windsor... ..	11,462.28	Mun. Ville de Nicolet.....	9,127.76
Oeuvre et Fabrique Saint-Sacrement, Lachine.....	20,000.00	Orphelinat Catholique de Mtl.	135,000.00
Comm. Scol. de Longueuil... ..	23,004.86	Comm. Scol. Ville de Rigaud.....	10,000.00
Municipalité d'Asbestos.....	37,355.23	Corp. Ecole Polytechnique....	134,231.35
Oeuvre et fabrique de St-Stanislas (Mtl).....	122,326.67	Comm. Sco. Ecoles Cath., Mtl	5,000.00
Société S. Jean-Bte, Montréal.	120,000.00	Soc. St-Jean-Bte, de Mtl.....	100,000.00
Comm. Scol. Rivière St-Pierre.	95,260.00	Ville de Montréal.....	98,969.86
— — Tétreaultville.....	22,500.00	Cité de Verdun.....	49,021.60
Comm. Scol. St-Jean-Berchmans	67,500.00	Intérêts dus.....	5,968.60
Oeuvre et Fabrique Sainte-Philomène, Rosemont.....	32,000.00	En banques.....	31,049.13
			<hr/>
A reporter.....	\$800,029.29	Total.....	\$1,796,194.93

ARTHUR GAGNON, administrateur.

Tél. Main 2064 (bureau)

Tél. Westmount 2541 (domicile)

S.-RAOUL GAUTHIER

Commissaire
Courtier d'assurances

IMMEUBLE MONTREAL TRUST

11, place d'Armes . . . Montréal

Tél. Bell: MAIN 494

EDMOND HURTUBISE

Courtier
d'assurances

Chambre 77, immeuble " GUARDIAN "

160, RUE SAINT-JACQUES MONTRÉAL

La Royale, Limitée

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE
ET CONTRE L'INCENDIE

Wm. MACKAY, gérant général

J.-H. LABELLE, gérant-adjoint

La plus puissante compagnie d'assurance-feu de l'univers.

ACTIF : AU-DESSUS DE \$125 000 000

Bureau : IMMEUBLE DE LA COMPAGNIE

Place d'Armes, Montréal

REPRÉSENTANTS À MONTRÉAL :

Hurtubise & Saint-Cyr

AGENCE ÉTABLIE EN 1860

Téléphone : MAIN 1287

COURTOIS FRÈRES, ASSURANCES

Successeurs de Joseph Courtois

Bureau établi en 1890

263, RUE VISITATION

Tél. EST 985

Bureau: Western Assurance Co.,
61, Rue Saint-Pierre

Tél. Bell: MAIN 507

GEORGES TANGUAY
COURTIER D'ASSURANCES

Domicile: 1445, RUE PAPINEAU

MONTREAL

Tél : Saint-Louis 4108

ÉDITIONS DE LA SOCIÉTÉ

RECUEIL-SOUVENIR DES FÊTES DU 75^e ANNIVERSAIRE DE L'ASSOCIATION
S.-JEAN-BAPTISTE. In-8, 387 pp., illustré, 40 sous, *franco* 50 sous.

LA CORVÉE, deuxième concours littéraire de la Société, 1917. In-8,
240 pp., illustré. 75 sous; *franco*, 85 sous.

FLEURS DE LYS, troisième concours littéraire de la Société, 1918. In-8,
160 pp., illustré. 60 sous, *franco*, 70 sous.

L'HISTOIRE ACADIENNE. Conférence de M. l'abbé Lionel Groulx. In-16,
32 pp., avec carte et gravure. *Frango*, 10 sous.

VERS LES TERRES NEUVES, par le R. P. Alexandre Dugré, s. j., In-16,
64 pp., édition de propagande. 5 sous, *franco*.

UN APPEL AUX PATRIOTES. Tract de propagande. 16 pp., 5 sous, *franco*.

OCCASIONS: a) *La Corvée*, *l'Histoire acadienne* et les *Fleurs de lys*,
franco, \$1.50.

b) *Le Recueil-souvenir*, *l'Histoire acadienne* et les *Fleurs de lys*,
franco, \$1.00.

Conditions spéciales aux maisons d'enseignement et aux commis-
sions scolaires.

Au Secrétariat, Monument National, 296, rue Saint-Laurent,
Montréal.

DISPONIBLE

BANQUE D'HOCHELAGA

Fondée en 1874

Capital autorisé \$10,000,000
Capital versé, Fonds de réserve 7,700,000
Total de l'actif 44,500,000

DIRECTEURS :

MM. J.-A. Vaillancourt, président
l'hon. F.-L. Béique, vice-président
A. Turcotte, E.-H. Lemay, l'hon. J.-M. Wilson, A.-A. Larocque, A.-W. Bonner
Beadry Lemay, gérant général
Yvon Lamarre, inspecteur

SIÈGE SOCIAL : 112, rue S.-Jacques, MONTRÉAL

Bureau Principal : 95, rue S.-Jacques

F.-G. Leduc, gérant

187 SUCCURSALES ET AGENCES AU CANADA

42 BUREAUX DE QUARTIERS

Tout dépôt D'UN DOLLAR ou plus ouvre un compte à la Banque, sur lequel est payé deux fois par année un intérêt au taux de 3% l'an.

La Banque émet des LETTRES DE CREDIT, CIRCULAIRES et MANDATS pour les voyageurs, — ouvre des CREDITS COMMERCIAUX, — achète des TRAITES sur les pays étrangers, — vend des chèques et fait des PAIEMENTS TELEGRAPHIQUES sur les principales villes du monde, — prend un soin spécial des encaissements qui lui sont confiés, et fait remise promptement au plus bas taux du change.

BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Constituée en corporation par le Parlement, en juillet 1900

Capital autorisé : \$2,000,000.00

Capital versé et surplus au 31 décembre 1916 : \$1,700,000.00

Actif total : au-delà de \$21,600,000.00

Siège central : 7 et 9, place d'Armes, Montréal, Canada

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : Sir Hormisdas LAPORTE, C. P., ex-maire de Montréal, de la maison Laporte, Martin Limitée, administrateur du Crédit Foncier Franco-Canadien.

Vice-Président : M. W. F. Carsley, capitaliste, Tancrède Bienvenu, administrateur, de la Lake of the Woods Milling Co.

M. G.-M. Bosworth, vice-président du Canadian Pacific Ocean Services Limited

L'hon. Némèse Garneau, C. L., Québec, président de la Cie de Pulpe de Chicoutimi.

M. L.-J.-O. Beauchemin, de la Librairie Beauchemin Ltée.

M. Martial Chevalier, Directeur-gérant Crédit Foncier Franco-Canadien.

BUREAU DE CONTROLE

Les fonds ou argents qui sont confiés à cette Banque pour son Département d'Épargne sont contrôlés par un Comité de Censeurs, et les placements sont examinés mensuellement par les Messieurs qui composent ce comité à savoir :

Président : Sir ALEXANDRE LACOSTE, C. R., Ex Juge en chef de la Cour du Banc du

Vice-Président : l'hon. Narcisse Pérodeau, N. P. ministre sans portefeuille du Gouvernement provincial, administrateur Montreal Light Heat & Power Co.

M. S.-J.-B. Rolland, président de la Cie de Papier Rolland.

84 succursales dans les Provinces de Québec, de l'Ontario et du Nouveau-Brunswick.

Pour la commodité des travailleurs, etc., des dépôts de toutes sommes, depuis un dollar (\$1.) seront acceptés au Département d'Épargne. Intérêt alloué 3% sur dépôts d'épargne.

Correspondants Étrangers : ETATS-UNIS — New York : Metropolitan Bank, National Bank of Commerce, Citizens Central National Bank. Boston : National Shantung Bank. Chicago : Continental National Bank. ANGLETERRE : The Capital and Counties Bank. FRANCE : Société Générale. Comptoir National d'Escompte de Paris. ALLEMAGNE : Deutsche Bank. AUTRICHE : Kais. Koan, Priv. Oesterreichische Laenderbank. ITALIE : Banca Commerciale Italiana.

La Société Saint-Jean-Baptiste fait des affaires de banque avec cette institution.

RENTIER DANS VINGT ANS !

Il suffit de verser de 25 sous à \$3.00 par mois pour s'assurer une rente viagère.

L'occasion en est offerte aux hommes, femmes et enfants de tout âge.

PAS D'EXAMEN MÉDICAL

LA CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE

(Assujettie à la surveillance de l'État)

MONUMENT NATIONAL : 286, rue Saint-Laurent

MONTREAL.

60 000 SOCIÉTAIRES

350 SECTIONS ET BUREAUX DE PERCEPTION

CAPITAL ACCUMULÉ: près de \$ 2 000 000.00

Ce capital est placé en valeurs de 1er ordre, de 5 à 7 pour cent.

La "Caisse Nationale", la plus ancienne et la plus puissante société de prévoyance du pays, a pour objet d'habituer le peuple à l'économie. Qui ne peut épargner un sou par jour? Cela suffit à vous assurer, au bout de vingt ans, une pension viagère substantielle.

La Caisse de Remboursement

Complément de la "Caisse Nationale d'Économie", elle assure le remboursement aux héritiers des sociétaires décédés avant vingt ans de sociétariat.

Tous renseignements fournis sur demande.

On demande des agents pour le recrutement et la perception dans toute la province.

ARGENT À PRÊTER

La Société Saint-Jean-Baptiste (Caisse Nationale d'Économie), prête aux municipalités, aux commissions scolaires et aux fabriques. Elle traite directement avec les emprunteurs et n'achète que des débiteures françaises ou bilingues.

Administrateur	Arthur Gagnon
Directeur du recrutement	J.-Arthur Dubé
Inspecteur	J.-I. Couture
Inspecteur	Alexis Côté